L'Europe française aux temps des Lumières

Je vais évoquer un temps fort lointain, l'époque dite des Lumières, celle où le français était la langue la plus commune en Europe et où, parallèlement, la culture française servait de modèle, de référence et d'inspiration à l' ensemble des nations voisines.
Temps tristement révolu, encore que le français reste aujourd'hui la langue de près de 300 millions de personnes, la 5 ème la plus parlée au monde, la langue officielle d' une trentaine d' états souverains, et celle qui progresse le plus rapidement en pourcentage de ses locuteurs grâce à la vitalité démographique de l' Afrique de l' ouest ...
Temps aussi maintenant très éloigné puisque le grand siècle du français court de 1715 à 1815, et temps dont on ne peut avoir que la nostalgie, pas seulement par esprit cocardier mais aussi parce que la langue française permet parmi toutes, soyons un peu partial, une claire traduction des pensées ordonnées. Car chacun sait que, si l'anglais permet d' aller au bout du monde, le français permet d' aller au fond des choses, ce qui est autrement satisfaisant .
Notons en premier lieu et en un premier temps que le français a commencé sa prédominance en Europe en se substituant assez précocement au latin. La réforme protestante avait déjà joué, dès le XVI ème siècle, un rôle prépondérant dans le recul rapide du latin , pour les offices bien sûr, puis, par extension, pour les traités et conventions entre pays. Le français s'est alors peu à peu imposé comme langue internationale par sa clarté peut-être, par la puissance manifeste du royaume au cœur de l' Europe et au carrefour de toutes les routes plus certainement. La prédominance du français commence donc dès le XVIème siècle, y compris dans des royaumes dotés d' une langue constituée comme le castillan en Espagne
On sait le rôle essentiel joué pour la promotion du français par les poètes de la Pléiade, au premier rang desquels du Bellay qui fit paraître en 1549 *Défense et illustration de la langue française,* un petit opuscule placé en introduction d' un recueil poétique, *l' Olive* .

1

Cet opuscule, paru dix ans après la très célèbre ordonnance de Villers – Cotterêts imposant le français comme langue officielle du royaume et donc impérative pour tous les actes administratives, n'est pas seulement un manifeste dirigé contre l' usage d'un latin dévoyé ou d'un italien moins structuré, c'est aussi un ensemble d'observations visant à améliorer l' usage de la langue française en la rendant encore plus fluide, encore plus claire, encore plus évidemment meilleure héritière de la langue latine .

Il s' agissait donc d' abord d' imposer le parler d'oïl dans le royaume, puis de renoncer à l'usage d' un latin dévoyé, et , enfin, d' enrichir le lexique par l' inclusion de mots bâtis sur des racines grecques . L'argument principal de la promotion du français reste cependant la possibilité de faire évoluer la langue française à l' école et à l' imitation de la rigueur et de l' efficacité du latin classique dont elle serait la plus parfaite héritière.

En s' inspirant du latin , structuré et concis, Du Bellay promeut ainsi le recours à l' infinitif pour le nom comme l' aller, le croire, le vivre, de

l'adjectif substantivé, comme le frais des ombres ou l' épais des forêts, des noms pour les adverbes afin d' alléger la phrase comme « ils combattent obstinés » plutôt qu' « ils combattent obstinément », tout cela à l' imitation bien comprise et bien adaptée des structures latines .
Le français ainsi tôt défendu, tôt illustré et tôt soutenu par la force culturelle, démographique et économique du plus grand royaume de la Chrétienté s'affirme précocement, dès la seconde moitié du XVIème siècle face à la petite Angleterre, à l' Italie morcelée et au Saint Empire divisé en de multiples états rivaux, surtout depuis la grande fracture créée par la Réforme qui sépare l' Allemagne du nord luthérienne des provinces catholiques du sud .
Il est alors inéluctable que, 150 ans plus tard, vers 1700, le français soit usité dans tous les actes diplomatiques importants, y compris par les Anglais .
Rappelons à ce sujet, que l'anglo-normand, un dialecte d'oïl assez proche du picard et du wallon, était la langue des conquérants venus de Normandie au XIème siècle. Il s'est malheureusement peu imposé en Angleterre après la conquête de l' île par Guillaume le Conquérant . Quand ce dernier a vaincu les Saxons en 1066, l'Angleterre n' avait pas de langue nationale, les habitants se partageant entre dialectes celtiques d'origine fort ancienne sur les marges de l'île, parlers germaniques depuis le Vème siècle et les conquêtes saxonnes et apports linguistiques vikings depuis le VIIIème siècle .

2

Ainsi, si la conquête normande imposa peu à peu dans les élites du royaume l' usage d' une langue gallo-romane qui perdurera jusqu' au XVIème siècle, la synthèse britannique fera finalement la part belle aux héritages et aux parlers du plus grand nombre, c'est à dire aux descendants des Angles et des Saxons et donc l'anglais sera, pour l'essentiel, une langue germanique. N'est ce pas dommage ? N'est ce pas vraiment dommage ? What a pity ! Pour autant, Elisabeth I se targuait à la fin du XVI ème siècle, de parler un français impeccable, et cela sans accent, encore qu'elle dût reconnaître la supériorité dans ce domaine de sa rivale Marie Stuart, éphémère reine de France.
Après cette parenthèse, retenons que le français, langue de la diplomatie, commença à s' affirmer en Europe dès la Renaissance, prospérera notablement au XVIIème siècle pendant la grande période classique avant

de s'imposer plus manifestement au XVIIIème siècle, au temps des Lumières . Pour ne pas multiplier les exemples, prenons comme forte référence initiale le traité de Rastatt, signé en 1714, premier traité rédigé en français qui clôt la guerre de succession d' Espagne.
Cette référence initiale est d' autant plus intéressante que c'est l' Empereur du Saint Empire germanique lui même, Charles VI, qui convint lui même d' abandonner le latin et qui consentit à cette disposition laquelle concernait pratiquement toutes les puissances européennes puisque cette guerre de 15 ans fut générale .
Le français devient pour deux siècles la langue des conventions internationales, même quand la France n'est pas directement concernée par les conflits . Ainsi, le traité qui sanctionne les défaites turques face au Tsar en 1774, est rédigé en français comme le sera le traité de Vienne qui en 1815 réglera le sort de l' Europe après la débâcle napoléonienne .
Il ne serait venu alors à l' idée d'aucun des vainqueurs de Napoléon, anglais, autrichien, russe, prussien, de retenir pour les clauses du traité l' une de leurs langues, même après Waterloo . D'ailleurs tous les plénipotentiaires européens présents à Vienne ont paraphé le traité en écrivant leur titre en français, prince de Metternich pour l' Autriche, comte de Nesselrode pour la Russie.

3

Le recours au français pour toute convention internationale perdurera pendant tout le XIXème siècle, et même au delà comme en atteste le fait significatif que l' ultimatum autrichien à la Serbie du 23 juillet 1914 consécutif à l' assassinat de François -Ferdinand à Sarajevo fut, pour être immédiatement compris de toutes les chancelleries, rédigé intégralement en français. Précisons que cette prédominance du français dans le concert diplomatique durera jusqu' aux traités de 1919 mettant fin à la première guerre mondiale, ce qui confirme bien que si la France a bien gagné la Grande Guerre, il n'est pas avéré qu'elle ait gagné la paix qui s' en suivit.
Les Anglo-saxons vainqueurs, Anglais et Américains, ont en effet exigé que le traité de Versailles soit rédigé conjointement en français et en anglais, le président américain Wilson et le Premier Ministre britannique Lloyd George y tenant très expressément sans que Clemenceau,

passionnément anglophile et notoirement favorable aux Etats-unis ne songe le moins du monde à s'y opposer.

Petite parenthèse pour constater que le français est aussi, depuis que Pierre de Coubertin a inspiré la charte olympique, l' une des deux langues officielles des Jeux et même la première …
Disposition menacée depuis 1984 où, lors des Jeux de Los Angeles, les annonces ont été parfois réduites au seul anglais, et encore en 2012 quand les Londoniens ont été émus voire scandalisés que l' entrée de sa gracieuse Majesté pour la cérémonie d' ouverture des jeux de Londres soit d' abord annoncée en français . Cela pour rappeler où sont les principales objections à l' usage de notre langue et les principaux adversaires de tout ce qui pourrait ressembler à une influence française.
Mais revenons au siècle des Lumières.
Parallèlement à son usage diplomatique, le français s' est imposé comme langue scientifique, culturelle et mondaine .

Ainsi, en 1743, le jeune roi de Prusse Frédéric II ordonne que soient publiés en français les Mémoires de l' Académie des sciences de Berlin , en arguant que *« la langue universelle est le français »*.Rappelons que Frédéric maîtrisait si imparfaitement l' allemand qu'il fit traduire en français les œuvres de son compatriote le philosophe Christian Wolff pour mieux les comprendre.

Les despotes éclairés de la seconde moitié du XVIII ème siècle, Stanislas

Auguste Poniatowski, roi de Pologne, Gustave III roi de Suède, et la grande Catherine de Russie étaient dans le même goût pour le français, langue européenne de la culture, des arts, des sciences et de toutes les élites .
Il s'en fallut d' ailleurs de peu que le jeune Goethe, né en 1749, ne suivît l'exemple de Frédéric II et ne devînt un écrivain de langue française.

Voltaire esprit pourtant cosmopolite, volontiers anglophile, et souvent acerbe envers ses compatriotes n'en constate pas moins dans une lettre de 1767 que *« notre langue se parle à Vienne, à Berlin, à Stockholm, à Moscou ».*
Faisons un petit tour de l' Europe des Lumières, au cœur du XVIIIème siècle :
On parle le français dans les cours des petits états italiens souverains, à Parme, à Mantoue, à Florence, à la curie romaine autour du Pape, à Naples où le roi Bourbon descend de Louis XIV.

Le principal auteur italien du XVIIIème siècle, Carlo Goldoni, écrivit nombre de ses pièces en français, jusqu'à s'installer à Paris en 1762 . Il écrira ses mémoires en français, à l' instar de son célèbre concitoyen vénitien Giacomo Casanova *(histoire de ma vie)*.

Citons le compositeur Niccolo Piccinni, né à Bari en 1728, qui s' installe durablement à Paris en 1777, y crée quelques opéras, notamment Didon en 1783 et entretient une controverse avec un autre compositeur influent à Paris, l' Allemand Christophe Willibald Gluck .
En Allemagne, tous les contemporains essentiels , Lessing, Herder, Goethe, constatent les progrès de la francisation (*verwelschung*, welsch étant le mot allemand usité pour désigner ce qui était français, avec une pointe de dénigrement) . Les œuvres des grands auteurs allemands, la *Messiade* de Klopstock, la *Minna von Barhelm* de Lessing n'atteignent leur public européen que traduites en français .

Le français progresse au cœur même du Saint Empire dans les territoires

des Habsbourg grâce à la munificence du prince Eugène de Savoie, né à Paris en 1663, élevé en France jusqu'à ses 20 ans, qui, devenu général en chef des troupes impériales après une vexation qu'il subit de la part de Louis XIV, exerçait une sorte de magistère intellectuel et de mécénat actif depuis son château viennois d'inspiration française, le Belvédère.
5

Il se lia d'amitié avec le graveur et éditeur français Jean Mariette à qui il confia le soin de rassembler les ouvrages de la bibliothèque qu'il souhaitait à Vienne.

Cette avancée du français dans les terres impériales fut amplifiée par le mariage en 1736 de la future impératrice Marie-Thérèse avec le duc François de Lorraine qui n'apprit qu'avec peine l' allemand et imposa à la Cour l'usage de sa langue maternelle, ce qui ne fut pas bien difficile car son épouse était déjà parfaitement francophone. Presque toute la correspondance de Marie-Thérèse est d'ailleurs en français ; en français ses lettres à son fils Joseph, le futur Empereur, en français ses directives à ses ministres, aux souverains étrangers, et bien sûr en français toute sa fidèle correspondance à sa fille Marie-Antoinette installée à Versailles depuis son mariage en 1770 .
Il y avait ainsi à Vienne plusieurs journaux dans notre langue, le *Journal de Vienne* (1784), le *Correspondant universel*, au titre si significatif ! (1785).
La situation du français est encore plus forte en Allemagne protestante du Nord grâce à l' appoint fourni par les Huguenots chassés de France en 1685par la révocation de l' Édit de Nantes . Les réformés sont particulièrement nombreux en Hesse- Cassel, en Saxe et en Prusse. C'est d'ailleurs grâce aux protestants français, autour de 25 000, que Berlin prend vraiment son rang de capitale .

Un siècle plus tard, une nouvelle arrivée significative de Français chassés par la Révolution renforcera la francophonie en Prusse .
En effet, de 1789 à 1806 , date de l' entrée des troupes de Napoléon à Berlin , plus de 5000 Français se réfugieront dans le royaume des Hohenzollern , dont la moitié composée d' aristocrates qui feront souche dans le pays, fournissant à la Prusse précepteurs, cadres de l' armée et hauts fonctionnaires .
Le français, qui était déjà à l' époque de Frédéric II, mort en 1786, la langue officielle à la cour de Prusse, confirme sa forte influence . Jusqu'en 1887, le français sera la première langue enseignée dans les Gymnasiums allemands, marquant la permanence d'une domination fort ancienne .
C'est important de rappeler que les enfants des principales familles allemandes avaient des nurses françaises, même au plus fort des contentieux franco-allemands, entre 1870 et 1914 .

6

Cette disposition francophone est fort ancienne .
Rappelons que Voltaire, venu en courtisan intéressé et habile auprès de Frédéric en 1750 s' étonnait D2J0 de n'entendre que le français au château royal de Potsdam, appelé du nom français de *Sans souci* . Et ce qui était vrai à Berlin l' était par capillarité et mimétisme dans toutes les principautés allemandes, à Mannheim, à Stuttgart, à Weimar, à Dresde .
Berlin accueille avec Voltaire d'autres sommités françaises comme La Mettrie, médecin, essayiste, philosophe agnostique, membre de l' Académie des Sciences et des lettres de Berlin où il meurt en 1751 ou Maupertuis, breton comme La Mettrie, mais surtout astronome, mathématicien . Il deviendra même président de l' Académie des Sciences de Berlin.
Citons encore le marquis d' Argens qui rédigea conjointement avec Frédéric II un *abrégé du dictionnaire* de Bayle, en français bien sûr .
Les auteurs allemands du siècle des Lumières rêvent de la France et s'installent à Paris .

Frédéric Melchior Grimm arrive en 1743 à Paris à l' âge de 23 ans comme secrétaire d' ambassade et fréquente bientôt les esprits éclairés, Diderot, Rousseau. Il reçoit en 1763 la famille Mozart lors de son premier voyage à Paris, finissant par se considérer comme un écrivain français .
N' écrit -il pas à la tsarine Catherine II en vantant *« toutes les délicatesses de **notre** langue »* .

Le baron d' Holbach, né en 1723 dans le Palatinat, s'installe à Paris en 1748, sympathise avec Grimm, participe à l' Encyclopédie en rédigeant quelques articles relatifs à la chimie, à la géologie et à la médecine .
Il devient l' un des esprits les plus représentatifs de l' esprit français des Lumières, farouchement anticlérical, résolument matérialiste, philosophiquement eudémoniste, c'est à dire considérant le bonheur comme but ultime de toute l'histoire de l' humanité, cela dans un optimisme philosophique caractéristique tant de l' Aufklärung allemand (les Lumières) que de la doctrine encyclopédiste.

Il sera d' ailleurs membre de la prestigieuse loge maçonnique parisienne des *« Neuf Soeurs »* à laquelle appartiennent entre autres célébrités Voltaire, les peintres Greuze et Vernet, le compositeur italien Piccinni, le sculpteur Houdon , le manufacturier Jacques Montgolfier, l' aimable docteur Guillotin , les abbés Siéyès et Grégoire, deux hardis réformateurs et pour bien montrer l'universalité du français, le héros de l' indépendance américaine, Benjamin Franklin.
Enfin, pour compléter ces références allemandes, citons Claude -Adrien Schweitzer, dit Helvétius, né en 1715, issu d' une prestigieuse famille de médecins saxons (son père était le médecin personnel de la reine Marie Leczynska)qui devient au milieu du XVIIIème siècle un proche des Encyclopédistes et notamment de Diderot .

Chaque cour de chaque principauté allemande se pique des mœurs françaises, cuisine, architecture, façons d' être . Frédéric II écrit dans son *Anti-Machiavel*, qu ' *« il n' y a pas jusqu'au cadet d' une ligne apanagée qui ne s'imagine être quelque chose de semblable à Louis XIV . Il veut son Versailles, des maîtresses et son armée.*

En Russie, Catherine II, bien que née allemande et peu encline à apprécier

les Welches, admettait sans barguigner la supériorité et l' universalité du français . Elevée par une gouvernante française, elle tenait elle aussi à honneur de correspondre en un français impeccable, entraînant dans son sillage toute l' aristocratie russe, les princes Galitsyne, Troubetskoï, Orlov ou Gagarine .Tous voulaient pour leurs enfants des précepteurs français, sans compter l'arrivée des artistes dont nous reparlerons, notamment à Saint Petersbourg .
Il était devenu de mode que chaque grande famille de Petersbourg ou de Moscou ait son *« ermitage »*, nom détourné du sens français, c'est à dire dans la Russie du XVIIIème siècle, un pavillon isolé, pratiquement inaccessible au populations avoisinantes, où la domesticité se devait d' être discrète et reléguée … D'où le nom directement décliné du français . Il était d' ailleurs d' usage de n' y parler que le français, pour cultiver l' entre-soi et éviter que des mal-intentionnés n' aillent colporter les conversations qu'ils auraient pu entendre.

Enfin, rappelons que l' accès des Bourbons au trône d' Espagne en 1700 en la personne de Philippe, duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, n'est pas sans conséquence sur la forte influence française au delà des Pyrénées . Des pactes de famille, en1733, en 1743, confirmeront les liens étroites entre les deux branches des Bourbons .
En Angleterre même, pourtant naturellement rétive à toute influence française, le français était depuis longtemps largement diffusé . Sans remonter aux siècles du Moyen-âge où le français était, nous l' avons vu, la langue officielle du royaume des Plantagenêts originaires d' Anjou, rappelons qu' au XVIème siècle encore Henry VIII écrivait à Anne Boleyn en français .Signalons aussi que c'est par leur traduction française que se firent connaître en Europe les œuvres des philosophes Hobbes et Locke, ainsi que celles du physicien Newton .
Une autre manifestation tangible de l' influence du français à l' époque des Lumières est la remarquable porosité des langues européennes aux mots français .
Faisons là encore un petit tour d' Europe pour constater qu' en Italie, on parle à partir de 1750 de *bella madre* au lieu de *suocera,* de *paesano* plutôt que de *contadino*, de *portretto* en lieu et place de *ritratto* .
En Espagne, on adopte *bellas letras, golpe de vista* pour coup d' œil, *mano*

de obra pour main d' œuvre .
L'anglais n' échappe pas à ses inclusions significatives, de termes militaires *(army, infantry, patrol, troops*), de termes de mode (*fashion* pour façon) , de cuisine (*currant* par dérivation de raisin de Corinthe qui donnera currant pour la groseille et black currant pour le cassis) .
Certes certains mots ont changé de sens comme *gallant* qui signifie brave, *rendez vous* qui est forcément galant (sinon c'est *appointment*) , *pencil* de pinceau qui signifie crayon . On sait que *flirt* vient du français conter fleurette et que *tennis* vient de l' apostrophe française qu'on disait à son adversaire au jeu de paume avant de servir : « tenez ».

L'allemand est lui aussi depuis le moyen-âge infiltré par des mots français souvent transmis par les ordres monastiques français qui avaient prospéré dans les terres impériales, les Clunisiens, les Cisterciens, les Prémontrés, puis vinrent les influences militaires et mondaines , la France étant réputée être la nation des bonnes manières et de l'exquise politesse. Pour les influences militaires, notons *barrikade, general, Kaserne, Leutnant, offizier, truppen* , pour les influences plus légères, *tanz, « willst du mit mir tanzen ? » delikatesse, finesse* sans compter les verbes en -*ieren* venus du français, *amüsieren, redigieren, congratulieren* et même *finassieren* .
Comme pour l' anglais, les mots prennent un sens différent du français : *delikatessen* évoque la charcuterie haut de gamme, *friseur* un coiffeur.

Les littératures européennes du XVIII ème siècle sont en conséquence sous influence française.

Passons rapidement sur le cas particulier du prince de Ligne, né en 1735 dans une très ancienne famille wallonne, maréchal de l' armée autrichienne, fidèle des Habsbourg puisque prince dans les Pays-bas autrichiens, l' actuelle Belgique, diplomate de la chancellerie du Saint Empire et surtout auteur de langue française, formé aux grands écrivains du siècle de Louis XIV, auteur de multiples ouvrages réunissant les qualités de l'esprit français des Lumières, la finesse railleuse, le don de répartie, le style alerte et le goût des mémoires .
Passons aussi rapidement sur Rousseau, citoyen genevois, adulé en Europe autant pour ses ouvrages philosophiques que pour son roman *La Nouvelle Héloïse* qui inspira significativement le *Werther* de Goethe .
Il s'agit là d' écrivains de langue et d' esprit français à défaut d'être des nationaux.
En revanche, les littératures européennes se mettent au diapason des références françaises.
En Italie, les traductions d' ouvrages françaises sont courantes : au XVIII ème siècle, quinze éditions en italien d' Iphigénie de Racine , trente du Télémaque de Fénelon, six de la Nouvelle Héloïse pourtant récente (1762) . On traduit en italien les ouvrages scientifiques et pédagogiques venus de France, ceux de Fontenelle, de Bayle, de Fénelon.
Le célèbre juriste, philosophe et économiste Cesare Beccaria reconnaît ce qu'il doit aux lettres françaises : *« Je dois tout aux livres français. D'Alembert, Diderot, Helvétius, Buffon, noms illustres qu'on ne peut prononcer sans être émus … Vos ouvrages immortels sont ma lecture quotidienne, mes occupations du jour et mes méditations de la nuit ».*
Rappelons aussi les écrits en français de Goldoni, Casanova et du comte Gorani, qui, bien que diplomate autrichien était francophone, francophile et ami des Encyclopédistes .
Les Anglais ne sont pas en reste entre séjours prolongés à Paris pour les poètes Prior et Dryden, traductions d' oeuvres françaises pour Pope et Smolett, notables inspirations pour Horace Walpole qui admire et imite Madame de Sévigné.

L' Allemagne a joué dans l' histoire de l' expansion de la littérature française un rôle essentiel, d' abord en assimilant la substance de nos grands écrivains, ensuite en diffusant les influences françaises en Europe septentrionale et orientale .

N'oublions pas que Pierre le Grand n' a mis la Russie à l' école de la France que parce qu'il a vu la culture française triompher à Berlin et que la grande tsarine Catherine II , fille d' un prince de Saxe Anhalt, naquit à Stettin.
Par ailleurs, il est notable que le grand philosophe Leibniz a écrit ses principaux ouvrages en français, *Essais sur l' entendement* (1704), ou encore *l' Essai de Théodicée sur la bonté de Dieu, la Liberté de l' homme et l' origine du mal (*1710) dont la tonalité optimiste provoqua la réplique de Voltaire dans Candide.
Quant à Frédéric II, nous l' avons vu, il n' a écrit qu'en français *, les Mémoires pour servir à l' histoire de la Maison de Brandebourg* continués par l' *Histoire de mon temps* ainsi que l'essentiel de sa correspondance .
Enfin, rappelons l' attachement de la Tsarine Catherine aux philosophes français : protectrice attentive de Diderot, elle fut aussi une correspondante fidèle de Voltaire qu'elle accablait de cajoleries et de présents . A la nouvelle de sa mort en 1778, elle écrit toute sa peine, en français, bien sûr, à l' l'auteur allemand installé à Paris, Melchior Grimm : «*Voltaire*, *c'est mon maître ; ce sont ses œuvres qui ont formé mon esprit et ma tête »* .
Non contente d' acheter sa bibliothèque, elle songe même à revendiquer ses reliques et à lui consacrer un mausolée à Saint -Petersbourg.

Quant à Diderot, on sait qu'il fit le voyage de Russie, encouragé par son ami le sculpteur Falconet, celui qui réalisa la statue équestre de Pierre le Grand inaugurée en 1782 par Catherine .

1784 : On peut considérer cette année comme celle de l' apothéose des Lumières, la grande année en quelque sorte .
Le Royaume -Uni accepte le traité de Versailles et donc l' indépendance des Etats-unis, modèle alors universellement admis du succès de l' esprit des Lumières. Le dernier grand philosophe français, Diderot, meurt en juillet. Kant rédige son très célèbre opuscule, *« Qu'est ce que les Lumières »,* véritable argumentaire contre les esprits de système et véritable apologie de la pensée individuelle et de l' usage bien compris des libertés. Mozart, lui aussi, comme ses compatriotes Grimm et Goethe, parfait francophone, devient maître maçon dans la très prestigieuse loge viennoise de la Vraie Concorde, qui inspirera le livret de *la flûte enchantée*
La Fayette revient triomphalement de la guerre d' indépendance américaine, la première du Mariage de Figaro est enfin représentée après six ans de censure et connaît un franc succès au théâtre françois, l' actuel Odéon.
On connaît le singulier jugement de Louis XVI sur cette œuvre qu'il a laissé monter : « *C'est une pièce exécrable, qui se joue de tout ce qui est respectable et dont la représentation ne pourra être qu'une inconséquence fâcheuse sauf si la Bastille était détruite. »* . Tout le drame de l'humour noir involontaire !
Mais 1784, c'est surtout l' année du résultat du concours lancé l' année précédente par l' Académie royale des Sciences et des Belles-Lettres de Berlin sur le sujet proposé aux talents de tous les essayistes européens :
« Qu'est ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative?Est -il à présumer qu' elle la conserve ? »
Trois questions posées à la diligence d' esprits éclairés et que va remporter un jeune écrivain français, journaliste et pamphlétaire, Antoine de Rivarol , né en 1753 .

Son essai, sa plaidoirie en quelque sorte prend la forme d'un panégyrique habilement structuré.
Rivarol part du constat qu'en cette fin du XVIIIème siècle, il existe dans le monde des arts et des lettres un siècle français comme il y eut un ère romaine .
Cette domination est celle de la langue d'oïl, qu'il nomme le picard et qui s'est étendue dans le royaume à mesure de l' emprise territoriale des rois capétiens qui finirent par imposer au moins administrativement leur parler français à toutes les provinces de France .

Puis, et ce sont les paragraphes les plus polémistes de cet essai d' une quarantaine de pages, Rivarol rassemble les arguments qui ont affaibli chacune des langues potentiellement rivales du français et empêché qu'elles puissent rivaliser avec celui-ci .
L'allemand est décidément affecté par la faiblesse du pouvoir impérial et par le morcellement du Saint -Empire en dizaines d' états souverains, par la multiplicité de ses dialectes et de ses prononciations, qui font qu' un Bavarois a du mal à se faire comprendre d' un Saxon. Rivarol retient aussi comme argument non négligeable la difficile maîtrise pour un étranger de toute langue à déclinaisons, ce qui vaut aussi pour le russe et qui valait pour le latin .

L'espagnol souffre de la quasi-insularité du pays qui tourne le dos à l' Europe pour s' être consacré à son empire et qui n' a pas su, au moment de sa plus grande puissance au XVIème siècle, suscité une littérature qui put être comparée à ce que sera le Grand Siècle classique français .

L'italien est affecté, comme l' Allemagne, par le morcellement politique de la péninsule aggravé par les dominations étrangères. Depuis 1748 et le traité d' Aix la Chapelle marquant la fin de la guerre de succession d' Autriche, la division politique et la présence étrangère se sont amplifiées . Le roi d' Espagne est maître du royaume de Naples et de la Sicile, un prince espagnol gouverne Parme et Plaisance, l' impératrice Marie-Thérèse conserve le Milanais et la Toscane , le duc de Savoie possède le Piémont, la vallée d' Aoste et la Sardaigne . Ne restent vraiment souverains que les républiques de Gênes et de Venise et les Etats pontificaux .
De plus, le toscan, le parler usuel en Italie, est encore peu usité dans les actes administratifs des différents états où le latin conserve sa primauté .
Et puis, force est de constater que la littérature italienne, si éminente au XIVème siècle avec Boccace, Dante et Pétrarque, n' a pas trouvé depuis de dignes successeurs, laissant à partir de 1600 l' héritage classique gréco-romain être reçu par les seuls auteurs français du Grand Siècle classique, Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, vrais et pour ainsi dire seuls héritiers de Sophocle, Euripide, Aristophane ou Esope .

L'anglais aurait pu être, compte tenu des succès militaires de l' Angleterre sur la France le principal rival du français .
Rappelons que les traité d' Utrecht en 1713, puis celui de Paris en 1763 sanctionnent les défaites françaises lors des guerres de succession d' Espagne et de Sept ans, ce qui entraîne la perte du Canada avec la cruelle déportation des Acadiens, dont un tiers périrent pendant le *« Grand Dérangement »* qui fera plusieurs milliers de victimes bien oubliées aujourd'hui, la perte de l' Inde, et l' affaiblissement notable de la puissance maritime de la France. Aussi est ce contre l' Angleterre et la langue anglaise que Rivarol est le plus acerbe.
Il argue du fait incontestable que, bien plus que l' Angleterre insulaire et éloignée du cœur de l' Europe, la France est au centre du continent, en en étant une heureuse synthèse puisqu'elle seule est à la fois latine, celtique, germanique, pétrie d'influences grecques de sorte qu'elle est, à elle seule, l'expression de la civilisation européenne .
Rivarol dit astucieusement que *« si l' Angleterre a besoin du monde* (pour subsister), *le monde a besoin de la France* (pour se parfaire) . C'est ainsi,

ajoute t-il, *« le Français paye de sa personne et l' Anglais de son argent. »*

Ensuite, l' auteur situe vers 1685, au cœur du règne de Louis XIV, l' acmé de la puissance française, le moment décisif où, dans le concert des langues, le français, langue du classicisme, de la clarté, de l'héritage gréco-romain , s'est très naturellement imposé, profitant des succès militaires du Roi-Soleil .
1685 : Il est vrai qu'alors le Saint Empire était comme il le sera toujours, morcelé, sans principauté dominante, l' Autriche encore sous la menace des Turcs qui ont assiégé Vienne en 1683, la Prusse encore balbutiante, n'était pas encore érigée en royaume . L' Espagne commençait son lent déclin, l' Italie sa mise sous influence, l' Angleterre elle même n' avait pas encore annexé l' Ecosse et donc créé le Royaume-uni .
Aussi l' heureuse France du Grand Siècle profitait de ce silence des autres peuples pour triompher dans les guerres, les arts (Versailles, les grands classiques), le commerce atlantique, les manufactures royales, cela avec d' autant plus d'assurance qu' en 1685, un Européen sur quatre était français, rapport maximal qu'on ne retrouvera jamais : *« La France allait donner à ses rivaux les jalousies littéraires, les alarmes politiques et les fatigues de l' admiration. »* dit Rivarol .

Enfin il conclut son essai en vantant les immenses mérites de la construction de la phrase française, si évidemment claire :
« Le français nomme d' abord le sujet du discours, puis le verbe qui dit l' action, et enfin l' objet de cette action. Voilà ce qui constitue le sens commun . Alors qu'il y a des pièges et des surprises dans les langues à inversion comme le latin ou l' allemand où le verbe est souvent rejeté à la fin . Le lecteur ou l' auditeur restent suspendus , attendant que toutes les finales l'aient averti de la correspondance des mots », donc du sens de la proposition .
Le français , surtout depuis la domination de la langue d'oïl, articule nettement la plupart des mots, ce qui le distingue avec bonheur de bien d' autres langues, notamment l' anglais, parlé avec célérité et sans nette articulation. Tout cela rend le français particulièrement agréable pour la conversation, art français par excellence .
Il ne reste plus à notre laudateur et lauréat qu'à conclure en constatant le succès récent et considérable de l' Encyclopédie parue de 1751 à 1772 dont on sait l'influence … 35 volumes, les 17 initiaux avec leurs 11 volumes de

planches, les 4 supplémentaires avec le complément de planches,soit 33 plus les 2 volumes de tables analytiques du pasteur genevois Mouchon.
La première édition est tirée à plus de 4000 exemplaires dont seulement la moitié vendue en France, l' autre moitié part certes dans les territoires francophones du duché de Savoie, de la Suisse romande, des Pays-bas autrichiens mais aussi en Prusse, en Russie, aux Provinces-unies (les actuels Pays-bas) , en Espagne …
Bel exemple de l' universalité du français mis au service du bien commun .
A la veille de la révolution, 24 000 exemplaires seront vendus en éditions successives.

L'art, les lettres, la culture française dominent donc, non sans résistance cependant, y compris en France …

Voltaire se gausse des Welches, adule la Prusse et l' Angleterre, Rousseau préfère la musique italienne à toute autre .
De fait les modes italiennes s'imposent dans l'opéra tant à Vienne qu'à Paris. On sait les difficultés que rencontrera Mozart à échapper à cette règle italienne.

Il n' y parviendra qu' à l' extrême fin de son œuvre en mettant en musique le livret allemand de la flûte enchantée , *die Zauberflöte* en 1791 après les succès de ses opéras en italien , *Le nozze di Figaro* en 1785, *Don Giovanni* en 1787*, Cosi fan tutte* en 1790 .
D'autre part, les littératures anglaise et allemande sont déjà, bien avant les Français, dans le pré-romantisme qui conquerra bientôt les cœurs ,

faisant notablement reculer le classicisme français …
Songeons aux romans de Richardson (*Clarissa Harlowe*), publié en 1748 ou de Goethe (le succès de *Werther* en 1774 sera sans pareil) .
Ces romans auront d'ailleurs bien plus de succès européens que les œuvres françaises de la même veine romanesque parues dans les mêmes décennies, même les plus connues, comme *Manon Lescaut* de l' abbé Prévost en 1731 , *la nouvelle Héloïse* de Rousseau en 1762 ou les *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos en 1782 , comme si le français était décidément la langue du seul classicisme et qu'il s' avérait impropre aux émotions pré-romantiques .
Enfin, dans ces réticences francophobes, il y des aigreurs nationales assez fortes contre l'emprise intellectuelle française, notamment en Espagne et en Angleterre .
En Espagne, sous le règne du Bourbon Charles III, fils du premier roi Bourbon Philippe V, certains parlent avec humeur des « *afrancesados* », ces Espagnols francisés admirateurs de l' esprit français volontiers voltairien et francs partisans de ce roi libéral et réformateur proche de l' esprit des Lumières , despote éclairé à la manière de Joseph II ou de Frédéric de Prusse, toutes choses qui n' étaient pas unanimement partagées dans une Espagne farouchement nationale et catholique.

Il n' en reste pas moins qu'il y a bien une Europe française des Lumières qui, au delà de la seule francophonie, s' exprime par différents vecteurs .
Notons en premier lieu l' adoption des modèles architecturaux français avec les influences visibles de Versailles en Prusse (Potsdam), en Autriche (Schönbrunn), en Russie (Peterhof), en Hollande (Het Loo) et même en Angleterre (Hampton Court reconstruit à la fin du XVIIème siècle),
L'influence du grand siècle français s'exprime ainsi par les jardins à la française, les places royales, les galeries palatiales.

Les artistes français sont ardemment recherchés par les mécènes et les commanditaires étrangers. Les sculpteurs Falconet en Russie (statue de Pierre le Grand à Petersbourg, Bouchardon en Italie (buste de Clément XII à Florence, Houdon aux jeunes Etats-unis (buste de Washington) en témoignent en même qu'on voit affluer en France les artistes étrangers , après Grimm, le compositeur Gluck qui trouve à Paris plus de soutiens qu' à Vienne, et Mozart aussi qui viendra deux fois en France, en 1763 et en 1778 .

Ainsi la France des deux derniers rois , Louis XV et Louis XVI, battue sur terre et sur mer par de puissantes coalitions, dépouillée de ses colonies , affaiblie par des tensions internes entre partisans des Lumières et fidèles aux anciennes traditions, continuait pourtant à exercer une influence culturelle majeure en Europe .

Ne pourrions nous pas ajouter qu'elle ne cessait d' être créative, et ce , en bien des domaines différents . Sans être exhaustif, rappelons que le génie français a conçu

1705, le parapluie pliant à baleines

1707 , le bateau à vapeur , Papin

1725 le métier à tisser programmé par ruban perforé

1738, les automates, Vaucansson

1743, l'ascenseur à contrepoids,

1744, le réverbère
1745, l' opération de la cataracte
1750, le semoir mécanique
1753 montre à échappement
1765, la ceinture de sauvetage
1770, l' automobile Cugnot
1770, le dentier en porcelaine
1783, l' aérostat, Montgolfier
1791, télégraphie

Et puisque nous approchons de l' heure attendue, très attendue du dîner, on ne peut tenir pour anodin qu 'aient été créées presque de façon contemporaine, au milieu du XVIIIème siècle, ces recettes emblématiques de la gastronomie et du savoir-vivre français, la bouchée à la reine pour Marie Lecszynska, le puits d' amour pour la marquise de Pompadour, le foie gras pour le maréchal de Contades, commandant militaire de l' Alsace en 1762, et puis la toute simple madeleine par une jeune fille attachée au service du bon roi Stanislas Leczynski, duc de Lorraine, sans compter la mayonnaise par Vincent de la Chapelle en 1742, un vrai bienfaiteur de l' humanité celui là , et le camembert par Marie Harel en 1791, laquelle devrait entrer au Panthéon . La France des Lumières, c'est aussi cela !
Ainsi la France diffusait au XVIIIème siècle son parler clair et ordonné, ses connaissances encyclopédiques, son génie artistique, son art de vivre, en un mot sa civilisation . C'est la leçon de grandeur qu' avait déjà donnée, presque vingt siècles auparavant, la Grèce pourtant accablée par son infortune politique sous le joug romain.